

Marlene Dietrich Collection Berlin is a division of Filmmuseum Berlin - Deutsche Kinemathek

If you want your fellow fans to receive this newsletter or if you just want to add informations write to mdcb@filmmuseum-berlin.de . If you want to support the work of the Filmmuseum Berlin-Deutsche Kinemathek of which Marlene Dietrich Collection Berlin is a division you can do so by joining the "Friends and Supporters of Filmmuseum Berlin". Just go to <http://www.ffff.de>

Speech of Beate Klarsfeld given in Paris
June 12:

Monsieur le Maire de Paris, cher Peter Riva ...
Mesdames, Messieurs,



Beate Klarsfeld giving her speech. To her left
Catherine Join-Dièterle, director of Musée
Galliera

C'est pour moi un très grand plaisir et un très
grand privilège que de voir inaugurée la Place
Marlène Dietrich.

Marlène Dietrich, on ne s'en rend peut-être pas
encore assez compte est la personnalité
féminine qui aura dominé ce vingtième siècle
qui fut en politique dans le monde occidental
celui de l'hitlérisme, en art celui du cinéma et
en sociologie celui de la libération féminine.
Dans chacun de ces domaines, Marlène
Dietrich a joué un rôle déterminant. Elle a été
une immense actrice dont le visage, la
silhouette, l'élégance, la personnalité, le

charisme et la voix resteront inoubliables. Elle a
aidé à libérer les femmes par son allure, par sa
liberté de parole et de comportement. Elle a
aussi aidé par sa lucidité et par sa bravoure à
faire respecter l'Allemagne en un temps où il
était si difficile sinon impossible à la faire
respecter.

Si l'on parle du mythe Marlène Dietrich c'est
parce qu'il existe des personnages qui vont au
delà de leur statut, de leur profession ou de
l'étiquette que la société cherche à coller au
dos de chacun d'entre nous. Marlène Dietrich
est devenu un mythe. Y était-elle prédestinée?
Est-on prédestiné à devenir exceptionnel? La
vie, le destin, les mythes tiennent souvent à
peu de chose: les producteurs de l'Ange Bleu
ne voulait pas de Marlène Dietrich pour le film.
C'est Josef von Sternberg qui insista. A Berlin
le film fut immédiatement un succès; le soir de
la troisième projection Marlène Dietrich
s'embarque pour l'Amérique et pour
Hollywood. En quelques semaines elle est
célèbre dans toute l'Europe et dans toute
l'Amérique. Et grâce à cette célébrité elle a
créé une nouvelle femme: une femme
consciente, sensuelle et indépendante; non
plus une femme esclave des hommes et des
vêtements mais une femme qui savait ce
qu'elle voulait, ce qu'elle rejetait, où elle allait et
où elle ne voulait pas aller.

Elle aura joué avec les plus grands acteurs:
Gary Cooper, Cary Grant, John Wayne, Tyrone
Power, Charles Boyer, Jean Gabin, elle aura
été dirigée par les plus grands metteurs en
scène: Sternberg, Hitchcock, Wilder, Orson
Welles mais quel que fût le rôle qu'elle
incarnait: femme fatale, chanteuse de music-
hall, aristocrate ou gitane elle restait et devenait
Marlène Dietrich.

Elle aura chanté dans toutes les capitales
mondiales, elle y aura été accueillie dans les
années cinquante déjà comme une légende.
Elle fut la première allemande à chanter en
Allemand à Tel Aviv Auditorium Mann en 1960,
15 ans après la Shoa et à y être applaudie non
seulement pour son talent mais aussi pour elle-
même et pour ses engagements politiques.

Hemingway disait d'elle: „Marlène s'est choisie ses propres règles de vie mais les normes de conduite et les règles qu'elle s'impose à elle-même ne sont pas moins strictes que les dix commandements.“

Dès 1933 Marlène n'est plus revenue en Allemagne. Elle n'y reviendra qu'en 1945. Son engagement anti-nazi et celui de son entourage en exil est total. C'est elle qui demande aux responsables de l'armée américaine de l'envoyer en tournée sur le front parfois même au milieu du danger. Elle chantera en Afrique du Nord, elle chantera dans les Ardennes. Elle chantera dans les hôpitaux ou parfois des soldats allemands et des soldats alliés se côtoyaient et chantaient ensemble „Lili Marlène“ les uns en Allemand, les autres en Anglais.

Au nom de sa famille qui m'a chargée de la représenter, merci Monsieur le Maire de Paris, pour cette place qui permettra à son nom, depuis longtemps dans le Larousse, de figurer aussi dans le plan de Paris. Elle mérite cette place à Paris où elle a vécu de si nombreuses années. Elle aimait cette ville pour ses souvenirs mais aussi pour la liberté qu'elle représentait. Paris et Marlène, une ville et une femme libres et libérées. Elle a été une grande actrice, une grande chanteuse, une grande femme, une star et au dessus de tout cela elle aura été Marlène Dietrich.



Oui c'est pour moi un grand honneur d'avoir vu inaugurée cette place tout comme j'étais honorée de l'amitié et du respect que Marlène Dietrich avait voulu m'accorder et des fréquents échanges que nous avons eus au cours des dix dernières années de sa vie. Toutes deux nous étions berlinoises et fières de l'être, toutes deux nous avons choisi de vivre à Paris et nous aimions cette ville et toutes deux nous étions engagées contre le nazisme au nom d'une autre Allemagne; une

Allemagne consciente de ses responsabilités et ayant le courage d'affronter son passé et de le surmonter.

Marlène aimait l'Amérique et son passeport était américain, Marlène aimait la France où elle a vécu, où elle est morte et qui l'avait faite officier de la Légion d'Honneur mais Marlène était aussi restée Allemande et une grande Allemande.
Vive Marlène Dietrich.

Marlenes Love Affair with Paris by Maria Riva

Marlene Dietrich hated fashion, adored style. Where fashion dictated, style remained its own arbiter, where fashion could get away with vulgarity, the very essence of style would prohibit it. Maybe it is this concept that made Marlene, as pictured, imagined or simply dreamed of, so timeless, the fashion icon of much more than mere vacillating attire. Nothing ever wore Dietrich, she wore it. Before the Second World War fostered uniformed blue jean unity and interchangeable faces – glamour stars were required, and readily accepted, their public's demand, that they preserve illusion; that truly they were and would remain beyond human reach both on and off the screen. The very designation of „Star“ was taken seriously. To their paying public, they twinkled in the Heavens not only untouched, but untouchable.

In these years when moving pictures and then talking pictures first gained their pervasive power, those who study this social phenomenon notice that on these early screens unbridled luxury and visual abundance pervades: Glittering evening dresses and furs, impeccable white tie and tails, and sumptuous sets dripping with exaggerated decoration. At a time when America, and most of Europe, were in the stranglehold of dire depressions, Hollywood established itself as the supplier of impossible dreams. While the great clowns made curative laughter their gift, those with visual beauty added their dimension to celluloid escapism from unbearable reality.

Far too intelligent to think of herself as truly beautiful until Von Sternberg created the perfection that the world would then acclaim – Marlene, always a disciple of genius, became the willing slave to that image that her mentor created. Had she lacked taste and a Herculean inner strength, life and fame might have managed (as so often happens to stars in the making) to defuse, degenerate what had been created, but Dietrich – her sense of duty and

devotion to the divine product once established as „Marlene Dietrich – International Movie Star“ never wavered; and what she wore to enhance this was an integral part of her enduring fame.



Costume by Eddie Schmidt, USA 194ies.
Photo: Paris Musées/Karin Maucotel

Still style alone cannot be sufficient onto itself, it needs the clarity of inherent taste to bring it into focus, to last out the required distance to enhance celebrity. In this, Marlene triumphed. Her instincts were pure, uncluttered by convention or that so-human need to please, to be approved of by others. Being a by-product of herself, a nucleus of one, Dietrich was always „Dietrich“.

Even when approaching age and certain personal uncertainties beguiled her into trying Dior's New Look in the forties, even then she managed somehow to tone down its slightly exaggerated female statements, giving his look an elegant severity it lacked. Dietrich was not so perfect that she never made mistakes. She did and often, but then when realizing something, somehow, didn't work, it was quickly discarded – either thrown or given away. Never was time wasted on fixing what was deemed unusable.

In the early thirties when her taste became grounded, critical of America's lack luster attitude towards fashion, its often overriding repetitiveness for one who searched for vibrant elegance in all things,

there was but one destination: Paris. The great fashion houses, the great designers, the even greater city that infused the very air with its unique beauty; its power to enrapture. My mother's love affair with Paris was a life-long devotion.

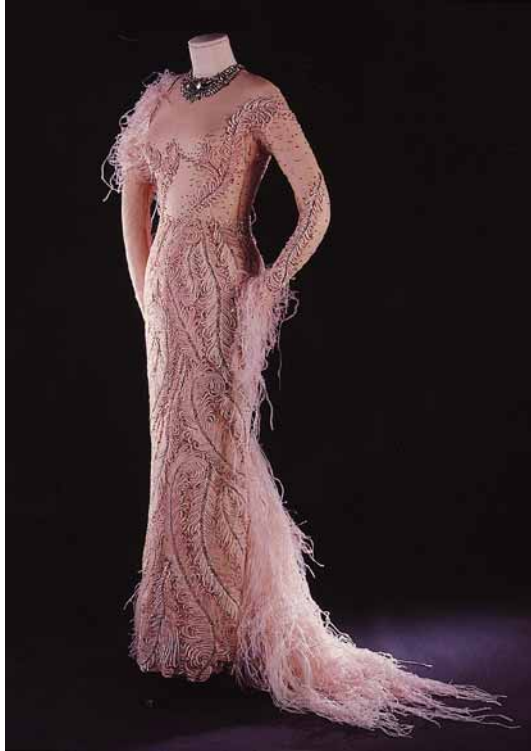


Evening dress „Précieuse“ by Chistian Dior, collection autumn and winter 1954-55.
Photo: Paris Musées/Karin Maucotel

Each passionate and fundamentally romantic, they suited each other. Fortunately it took de-cades before that would become known as „ready made“ (prêt à porter) attire, with its standardized sizing, took over; changing the very concept of fashion for all time.

Today only the very rich, always exceptions of any generalization, are the only ones who can still structure their days around multiple fittings, be prized, fussed over by skilled seamstresses and brilliant tailors. Even within this so-envied group, there are subtle divisions; those who need fashion to define their status of arrival into wealth and those having always had it, who have acquired a personalized, even casual, attitude towards luxury. Today many great houses cater to the former, because the latter only replace their

Hermès handbags when they become worn, which hardly ever happens anyway.



Featherdress by Jean Louis, USA 1955.
Photo: Paris Musées/Karin Maucotel

The emancipation of woman began the cycle of fashion to be useful not simply as adornment. Later the overly stressed feminist movement, so desperate for absolute genderless equality, very nearly suffocated seductive beauty. Fortunately, balance has returned. Still, in some affluent countries, especially in the United States, fashion designed to attract, be noticed, remains stuck in the timeless rut of the oldest profession in the world. Dietrich referred to all shoes with four-inch heels and higher – as „Whore Shoes“. Prove her wrong, if you dare.

Now that big business and globalization control, manipulate at times, even hobble creativity and the standards of quality workmanship (instead of having an appreciation of individual perfectionism), which has digressed into assembly-line labor, people have become a multitude instead of many individuals. With their identifying fashion logos in full view, the masses rule.

This is not necessarily a bad thing. In all times of perpetual uncertainty, equality has a comforting effect; at times it simply produces a nostalgia for chiffon perfection by Grès, the

drama of an Alix, the superlative simplicity of a true Balenciaga. For those of us who remember the glory days of Vionnet, Piquet, Lelong, Molyneux and others who reigned supreme, we have come to the sad conclusion that perhaps it's not the designer's talents that have changed, but the women that once inspired their so sublime creativity.

In the past when designers used parading women simply as animated store mannequins to show off what had been envisioned by them for their clientele, their creations were geared to human beings, not those few who are living perfection as today's supermodels. Today's creative masters would be less than human themselves if these unique clotheshorses did not at times affect their judgment and self-control. It is quite possible that Marlene's greatest contribution to fashion was her belief that the human body being basically imperfect, had great need of artistic genius to give it perfection, and that elegance achieved through clothes was the best, possibly even the only, workable solution.

As I have always said – fault her if you dare.

End of Newsletter Part two